

leur concert improvisé. Le cœur du pauvre capitaine sonlait à ce rayonnement, Emile entonnait intérieurement un chant d'actions de grâces, M. Duriez était heureux de retrouver sa fille comme il aimait à la voir.

Quant à madame Duriez, elle gardait le secret de ses réflexions particulières, se réservant de les communiquer plus tard à celle qui en était l'objet.

En effet, le lendemain matin, à peine se trouva-t-elle seule avec elle, après le départ des deux hommes pour leurs affaires, qu'elle fit entendre à Gabrielle le plus long sermon dont celle-ci eût encore eu à remercier l'éloquence maternelle. Sans aucun doute, dans ce discours, tout n'était pas exagéré, mais, tel qu'il était, il contenait assez d'hyperboles pour couvrir la pauvre enfant de confusion et lui laisser l'idée pénible qu'elle s'était conduite avec la plus grande inconséquence. Ce qui portait madame Duriez à s'exprimer avec tant de chaleur, c'est qu'elle n'avait pas deviné sa fille et tremblait à l'idée qu'Arnaud avait pu lui plaire. La désolation de la petite était profonde, quand tout à coup la main même qui la blessait lui apporta le baume le plus propre à la guérir. Sa mère se mit à parler de madame de Saint-Villiers :

— Tu ne saurais croire combien je me félicite que ta marraine n'ait pas été là ! Une personne d'une si haute distinction !... Qu'aurait-elle pensé ?

De la marquise, madame Duriez passa au comte, par une transition qui semblait naturelle ; elle dit quelques mots sans trop cacher son jeu, car elle n'eût point été fâchée que Gabrielle comprit. Dès lors, elle put continuer sans être interrompue ses remontrances et ses explications, les regards suppliants et consternés de Gabrielle s'éclaircèrent si vivement que la jeune fille eut à peine le temps d'abaisser ses longues paupières pour les cacher.

Quoi ! pensa-t-elle, les choses en sont là ! Maman y pense et la marquise en a parlé !... C'est donc vrai ? Il pourrait songer à moi ?... mon Dieu !...

— Chère maman, dit-elle en contenant son émotion, je te comprends très bien, je t'assure. Tu n'auras plus jamais à te plaindre de moi : je vais être si tranquille et si raisonnable que tu en seras étonnée. Et puis, si par hasard tu m'entends encore causer à tort et à travers, tu n'auras qu'à me faire un petit signe... comme cela, vois-tu ? et je me taira tout de suite, fût-ce au milieu d'un mot !...

Mais cette idée de rester la bouche bée sur un clin-d'œil de sa mère parut tout à coup si plaisante à Gabrielle, qu'elle ne put tenir son sérieux, et se mit à rire à la fin de sa phrase.

Cela n'a pas de bon sens ! dit la pauvre madame Duriez, qui sourit malgré elle. Voyons, Gabrielle, tu as dix-huit ans... .

A ce moment on frappa à la porte.

Pardon, madame, dit un valet de chambre, c'est la cuisinière qui attend les ordres de madame.

— Ah ! bien, fit madame Duriez, qu'elle monte.

— Va, mère chérie, je te promets que je n'oublierai pas un mot de ce que tu m'as dit.

Et Gabrielle, après avoir embrassé sa mère courut au jardin, où elle eut la satisfaction de découvrir que sa monstreuse rose Paul-Néron, la gloire de son parterre, avait enfin consenti à s'épanouir dans toute sa beauté.

Quelques semaines se passèrent, pendant lesquelles on vit plusieurs fois à Montretout madame de Saint-Villiers et son neveu, tantôt ensemble, tantôt séparément. A la fin

d'une promenade au Bois, il arrivait à René de traverser le pont de Boulogne et de venir causer un moment avec madame Duriez et sa fille. Pourtant ses visites conservaient toujours un caractère officiel et cérémonieux.

Le capitaine Arnaud, au contraire, avait pris à la lettre l'invitation de M. Duriez de se considérer comme de la famille. Il commença par inventer mille prétextes pour se présenter chez ses nouveaux amis aussi souvent que possible, ce qui était toujours bien moins qu'il ne l'eût désiré. Emile aurait pu être touché de l'amitié extraordinaire que son ancien supérieur lui témoigna tout à coup, s'il n'avait su parfaitement à quoi s'en tenir sur ce point. Quand sa présence chez les Duriez fut devenue si naturelle qu'on s'étonnait de ne pas l'y voir, Arnaud renonça à en donner chaque fois une explication qui lui coûtait bien de la peine, imaginer... D'ailleurs, on recevait beaucoup dans cette maison hospitalière ; on donna quelques fêtes. Le comte de Laverdie et le capitaine Arnaud n'étaient pas les seuls qui, pour une raison ou pour une autre, songeassent à obtenir la main de mademoiselle Duriez, mais il est certain que, parmi le nombreux rivaux, nul n'était plus amoureux que celui-ci, ni plus noble que celui-là.

Madame Duriez, inébranlable dans sa préférence qu'inspirait l'ambition, voyait avec une joie intense le moment s'approcher où sa fille serait comtesse de Laverdie et nièce de la marquise de Saint-Villiers.

Si Gabrielle et René n'étaient pas encore officiellement fiancés, c'était seulement parce que la vieille marquise redoutait les unions trop précipitées, elle voulait laisser à ses deux enfants le temps de se connaître un peu, car elle ne doutait pas qu'ils ne s'en aimassent davantage. Des trois, elle était la plus tendre et la plus romanesque ; Gabrielle avait cependant le cœur bien ardent et l'imagination bien vive, mais, elle, n'avait-elle pas dix-huit ans ? et n'était-ce pas son propre bonheur qui la faisait ainsi rêver ?

Depuis la première soirée qu'Ernest Arnaud avait passée à Montretout, madame Duriez ne s'était plus trouvée dans le cas d'avoir à réprimer la vivacité parfois étourdie de sa fille. Celle-ci, en effet, était peu à peu tombée dans une disposition tout autre, qui, chez cette nature décidée, n'était pas de la mélancolie, mais bien réellement de la tristesse. On ne le remarquait pas autour d'elle, car la seule personne qui aurait pu s'en apercevoir, c'est-à-dire sa mère, s'applaudissait de cette tranquillité, dans laquelle elle voyait le bon résultat de ses observations.

Gabrielle était malheureuse et le devenait chaque jour davantage. Elle savait maintenant que le comte de Laverdie recherchait sa main, mais elle avait cessé de s'en réjouir.

Tout d'abord, lorsqu'elle l'avait appris, elle s'était dit que naturellement le jeune homme l'aimait, puisqu'il souhaitait de l'épouser. Ses manières vis-à-vis d'elle étaient graves et froides, il est vrai ; il parlait à peine ; mais cette réserve excessive était sans doute dictée par quelque loi du monde ignorée de la jeune fille. Pourtant, elle songeait à leur première rencontre, à cette vive sympathie qui était née entre eux dès qu'ils s'étaient parlé, ils l'avaient ressentie également, elle en était certaine, et ils se l'étaient exprimée, sans cependant avoir prononcé un seul mot différent des banalités de bon goût qui se débitent pendant un bal... Que s'était-il donc passé ? et pourquoi ce délicieux moment n'était-il jamais revenu ?